

Tom Robbins

UNE BIEN ÉTRANGE
ATTRACTION

Roman

Traduit de l'américain
par François Happe

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre



Gallmeister

ON VIENT JUSTE DE RETROUVER les sous-vêtements du magicien dans une valise en carton flottant sur les eaux stagnantes d'un étang à la périphérie de Miami. Mais quelle que puisse être l'importance de cette découverte – et il n'est pas impossible que le destin de chacun d'entre nous s'en trouve changé –, ce n'est pas avec cet incident qu'il convient de débiter ce récit.

En plus des mystérieux dessous, la valise contenait des fragments arrachés du journal tenu par John Paul Ziller lors de l'un de ses voyages à travers l'Afrique. Ou était-ce l'Inde ? Ce journal commençait comme suit : "À minuit, le jeune Arabe m'apporte un bol de figues blanches. Sa peau est bien dorée et je l'essaie pour voir si elle me va. Elle n'empêche pas les moustiques d'entrer. Ni les étoiles. Le rongeur de l'extase chante à mon chevet." Et cela continue : "Le matin, il y a des traces de magie partout. Des archéologues du British Museum découvrent une malédiction. Les indigènes sont nerveux. Une jeune fille a été enlevée par un rhinocéros dans un village voisin. Des Pygmées impopulaires rongent le pied de l'énigme." C'était le début du journal. Mais pas le début de ce récit.

Ni le FBI, ni la CIA ne sont disposés à identifier formellement le contenu de la valise comme appartenant à John Paul Ziller. Mais leur réticence à donner cette précision ne peut être qu'une formalité administrative ou une cachotterie tactique. Qui d'autre que John Paul Ziller, pour l'amour de Dieu, portait des slips en peau de grenouille arboricole ?

Quoi qu'il en soit, gardons-nous de musarder dans l'arène de l'actualité toute chaude. Malgré les agents de la crise qui imposent la rédaction de ce récit, malgré le *zeitgeist* en spirale qui en souligne l'urgence, malgré la structure morale à l'échelle planétaire qui est

TOM ROBBINS

peut-être en jeu, malgré tout cela, l'auteur de ce document n'est ni un journaliste ni un érudit, et s'il a bien conscience de l'importance historique potentielle de ses mots ce n'est pas pour autant qu'il va laisser l'objectivité le déboulonner du socle de son propre point de vue. Et ce point de vue, en dépit de l'énormité des événements publics, est centré sur la fille : la jeune Amanda.

— Il y a trois choses que j'aime, s'exclama Amanda au sortir de sa première longue transe : les papillons, les cactus et l'Infinie Loufoquerie.

Plus tard, elle modifia la liste pour y ajouter les champignons et les motos.

Alors qu'elle se promenait dans ses jardins de cactus par une matinée tiédasse de juin, Amanda tomba sur un vieil Indien navajo qui peignait des images dans le sable.

— Quelle est la fonction de l'artiste ? s'enquit Amanda auprès du talentueux intrus.

— La fonction de l'artiste, répondit le Navajo, est de nous procurer ce que la vie ne peut nous donner.

Amanda tomba enceinte au cours d'un violent orage.

— Était-ce la foudre ou l'amant ? l'entendait-on parfois s'interroger d'un air songeur.

Lorsque son fils naquit avec des yeux électriques, plus personne ne la prit pour une folle.

Vêtue d'une toge de velours jaune serrée à la taille par des scarabées verts, une guirlande d'iris japonais bleus autour du cou, son bébé attaché sur le dos, Amanda filait sur sa moto, sillonnant les prairies à la recherche de papillons rares. Par un après-midi printanier qui se prolongeait, elle rencontra par hasard un petit groupe de gitans qui campaient sous un saule.

Présumant qu'ils étaient versés dans cet art, Amanda leur demanda :

— Vous ne voudriez pas me dévoiler quelque chose sur la nature profonde de mon être ?

UNE BIEN ÉTRANGE ATTRACTION

— Que ferez-vous pour nous en échange ? demandèrent les gitans. Amanda baissa ses longs cils et sourit gentiment.

— Je vous sucerais, dit-elle.

Marché conclu. Après qu'elle eut procuré bien du plaisir aux quatre hommes et aux deux jeunes filles, les gitans dirent à Amanda :

— Tu es une femme de nature très curieuse.

Puis ils lui souhaitèrent bon voyage.

Pour l'anniversaire d'Amanda, son père (qui était excessivement gros) lui offrit un ours savant. Cet ours ne comprenait que le russe, tandis qu'Amanda ne parlait que l'anglais et le romani (bien que plusieurs dialectes d'Indiens nord-américains lui fussent familiers, elle ne les parlait jamais en public). Tout spectacle était impossible. Que faire ?

Amanda fit ami-ami avec l'ours. Elle lui fit cuire de délicieux pains de viande. Elle lui gratta les oreilles, lui donna des oranges, des biscuits Oreo à la crème et du Dr Pepper. Progressivement, l'ours se mit à faire des tours de lui-même. Il dansait quand elle jouait du concertina, il montait sur la bicyclette argentée d'Amanda, il faisait tenir trois boules de croquet en équilibre sur son museau et fumait des cigares fins.

Un jour, un homme du Cirque de Moscou séjourna dans la grande ville proche de la petite cité où vivait Amanda. À la demande de son père, l'homme vint voir l'ours. Il lui aboya des ordres en russe, mais l'ours ne lui prêta aucune attention et, après s'être retourné sur son tapis, il finit par s'endormir.

— Ce satané animal n'a jamais voulu obéir aux ordres, se plaignit l'homme de cirque. Franchement, c'est pour ça que nous l'avons vendu.

Cet été-là, le grand projet d'Amanda était la création d'une Serre à Papillons. Étant donné que de nombreux papillons ont une durée de vie très courte, le taux de renouvellement des pensionnaires de son établissement était assez élevé.

Étant descendue jusqu'à la cascade, Amanda y planta sa tente – faite de branches de saule et de laine de chèvre noire. Après l'avoir

TOM ROBBINS

abondamment garnie de ses coussins de cachemire les plus grands et les plus moelleux, Amanda se devêtit pour ne plus garder sur elle que ses perles et sa petite culotte, puis elle entra en transe.

— Je me dois de trouver la façon de prolonger la vie des papillons, avait-elle au préalable annoncé.

Toutefois, lorsqu'elle s'éveilla une heure plus tard, elle avait sur les lèvres un mystérieux sourire.

— La durée de vie du papillon, déclara-t-elle, est très précisément ce qu'elle doit être.

C'était une de ces douces journées d'octobre qui semblent avoir été concoctées à partir d'un mélange de sauge, de cuivre poli et d'eau-de-vie de pêche. Le père d'Amanda (soufflant et haletant) grimpa à travers les feuilles mortes, les coques de noisettes et les traces d'écureuils, jusqu'en haut de Bow Wow Mountain. Il y trouva sa fille à l'entrée d'une caverne de chauve-souris, en train de discuter à voix basse avec l'Idiot.

Le père se sentit à la fois soulagé et perplexe.

— Tu as un gros rhume, Amanda, la tança-t-il. Je croyais que tu étais allée en ville voir le Dr Champion, mais quelqu'un m'a dit avoir vu ta moto foncer à travers la forêt.

— Je suis venue rendre visite à Ba Ba, répondit Amanda. Il m'a révélé les sens cachés de ma fièvre et les significations profondes de mes éternuements.

— Quand on est malade, il est plus logique de voir un médecin, répliqua son père avec insistance.

Amanda prodigua des sourires aimants à son père et continua de broder en silence sa cape de dragon.

L'Idiot se leva en rougissant. Respectueusement, il ôta son vieux béret gris et baissa les yeux sur ses chaussures.

— La logique ne donne à l'homme que ce dont il a besoin, bégaya-t-il. La magie lui donne ce qu'il veut.

Un matin, après un terrible orage, Amanda découvrit en s'éveillant une étrange inscription dans la paume de sa main : un seul "mot" écrit dans un alphabet mystérieux.

UNE BIEN ÉTRANGE ATTRACTION

Tout au long de ses exercices de yoga, tout au long de son petit déjeuner de saumon poché et de fraises à la crème pris dans sa pagode de jardin, tout au long de ses calculs astrologiques au bord de la rivière, elle y réfléchit. Elle la considéra tandis qu'elle et son bébé roulaient sur la pelouse en riant, elle y songea pendant son déjeuner de cuisses de grenouilles et de lait de noix de coco – et même cet après-midi-là, alors qu'elle faisait le tour du lac dans son bateau à voile orange et violet, la tête emplie du chant d'un chœur de huit boutons de peyotl, elle s'interrogea sur cette énigme – bien qu'à la vérité, l'inscription lui semblât alors plus drôle que mystérieuse.

Le lendemain – l'inscription était indélébile –, elle fit des recherches à la Bibliothèque des Aspirations Anthropologiques. En vain. Elle en envoya des photocopies à de jeunes érudits juifs qui l'avaient aimée. À douze reprises, elle essaya de la déchiffrer pendant ses transes. Elle envoya des lettres implorantes au Ministère du Savoir Ésotérique, Section des Titillations Archaïques.

Jamais elle ne sut ce que signifiait l'inscription. Un soir, pourtant, bien des années plus tard, un très vieux musicien dans un restaurant arménien y jeta un coup d'œil, tendit à Amanda une lourde clé en fer, puis s'enfuit par l'escalier de secours.

— Et à quoi croyez-vous ? demanda sévèrement le prêtre de la paroisse à Amanda.

Amanda leva les yeux de la carapace de scarabée sur laquelle elle peignait une miniature à l'aquarelle.

— Je crois à la naissance, à la copulation et à la mort, répondit-elle. Bien que la copulation comprenne les deux autres et que la mort ne soit qu'une forme de naissance. Quoi qu'il en soit, il y a dix-neuf ans que je suis née. Viendra un jour où je mourrai. Aujourd'hui, je pense que je vais copuler.

Et effectivement, c'est ce qu'elle fit.

La naissance, la copulation et la mort. Très bien. En vérité, cependant, il y avait au moins deux autres choses auxquelles Amanda croyait fermement. À savoir : la magie et la liberté.

TOM ROBBINS

Seule une croyance en la magie pouvait expliquer la nature de ses tatouages. Et si elle n'avait pas été une femme libre, elle n'aurait, pour commencer, jamais consenti à se faire tatouer de cette manière et sur cette partie de son anatomie.

— Bien qu'il y ait plus de cent cinquante mille espèces de papillons diurnes et nocturnes dans le monde, on n'en trouve qu'environ douze mille aux États-Unis. C'est vraiment trop peu.

Au bord de la rivière, Amanda s'adressait d'un ton grave à un public constitué de Mme Lincoln Rose Goody, bibliothécaire et naturaliste, de Smokestack Lightning, un vieux sorcier apache, de Ba Ba, le visionnaire aux champignons (les gens de la ville l'appelaient l'Idiot), de son jeune fils, de deux chiens, de son ours, d'une tortue et de Stanislaw, prince de Pologne de dix-sept ans en exil et chanteur de rock, qui était à ce moment-là le soupirant d'Amanda.

Ayant servi à ses amis un déjeuner champêtre de biscuits de farine de glands, de fromage de chèvre, de confiture de groseilles à maquereau et de thé à la menthe glacé, Amanda était assise sur une souche dans la position du lotus tandis que les autres se tenaient à ses pieds sur l'herbe. Elle portait un chemisier de paysanne, des knickers en dentelle et des perles Blackfoot. Et ainsi qu'il l'a déjà été dit, elle s'exprimait avec sérieux.

— À moins d'être allé en Colombie, près des mines d'émeraudes de Muzzo, aucun Américain n'a jamais vu le fantôme bleu, se plaignait Amanda.

— Autrement dit, le *Morpho cypris*, l'interrompt Mme Goody sur un ton enjoué.

— Oui, acquiesça Amanda. Nous n'avons rien sur ce continent qui puisse égaler la luminescence d'azur métallique de cette superbe créature. Et le sphinx à tête de mort, au corps cerclé de bandes de lune dorée, qui dérobe en ce moment du miel dans les ruches du Sud de l'Europe. Que dire, également, mes amis, du magnifique queue d'hirondelle soyeux qui éclaire les cimes des arbres de Nouvelle-Guinée, et aussi...

— Il s'agit de l'*Acherontia atropos* et du *Papilio codrus medon*, intervint Mme Goody.

UNE BIEN ÉTRANGE ATTRACTION

Amanda lança à la petite bibliothécaire potelée un long regard perçant, et elle était sur le point de dire : “Madame Goody, je me fiche comme de l’an quarante du nom grec de ces papillons”, quand elle se détendit et sourit. Elle se disait : Bon, les érudits sont assommants, les experts ne voient jamais toute la vérité des choses, mais ils ont tout de même un rôle à jouer. Toutefois, et même sans rien dire, elle fit clairement comprendre aux autres que c’était la beauté et le mystère des papillons qui l’intéressaient, et non la nomenclature scientifique.

— Saviez-vous que le papillon aile d’oiseau de Brooke est si grand qu’à Sumatra on le prend souvent pour un oiseau en plein vol ? Ce serait formidable si nous pouvions être surpris dans nos prairies par le battement de ses ailes de velours noir et vert épinard !

— *L’Ornithopteria brookiana* – euh, c’est-à-dire le papillon aile d’oiseau de Brooke, dit Mme Goody, fréquente les sentiers souillés par l’urine. Votre bébé – elle pointa un doigt vers le fils d’Amanda – fait déjà de son mieux pour que le papillon aile d’oiseau se sente ici comme chez lui.

Amanda gloussa.

— J’aimerais aussi voir le castnia des tropiques...

— Les mâles de cette espèce sont très querelleurs, l’avertit Mme Goody.

— ... évoluer au milieu des orchidées de mon père, poursuivit Amanda. Et dans tous nos parcs et jardins.

Et c’est ainsi qu’Amanda exposa son plan. Le groupe de Stanislaw, le Capitalist Pig, allait bientôt faire une tournée dans le monde entier. Amanda contacterait les naturalistes et les collectionneurs étrangers, qui apporteraient à Stanislaw et à ses compagnons musiciens les œufs ou les larves de tous ces lépidoptères exotiques lors de rendez-vous nocturnes dans des bosquets secrets ou dans des bars tapageurs de fronts de mer. Les membres du groupe cacheraient ces spécimens dans leurs instruments : scotchés dans la caisse des guitares, dissimulés à l’intérieur des tambours, bien à l’abri entre les ampoules des amplis. On allait s’engager dans l’antique activité de contrebande afin d’enrichir les ressources entomologiques de l’Amérique.

Ainsi en advint-il. Hélas, les agents des douanes de l’aéroport international Kennedy découvrirent et saisirent les objets de cette

TOM ROBBINS

noble contrebande. Tous les membres du Capitalist Pig se retrouvèrent en prison. Et presque immédiatement la rumeur parcourut le pays qu'on pouvait se défoncer aux œufs de papillons. Les bois et les champs furent envahis d'entomologistes aux allures inattendues, il y eut une demande soudaine pour les filets, les pincettes, les loupes et tous les autres accessoires de la plus inoffensive et de la plus vaste branche de la zoologie.

— Ma chère Amanda, déclama l'avocat de la famille, il est venu à mon attention que l'on te voit de plus en plus souvent en compagnie d'individus extrêmement bizarres.

Époussetant une cendre de cigare de la cravate sombre de l'homme de loi, Amanda le corrigea :

— Un être humain bizarre, ça n'existe pas. C'est juste que certaines personnes nécessitent plus de compréhension que d'autres.

— Ma chère Amanda, risqua son père (il était excessivement gros), si je ne souscris pas à ce vieil adage qui dit que la place de la femme est à la cuisine, je pense tout de même qu'il est très sain qu'une jeune fille entreprenne de devenir experte dans l'art culinaire. Cependant, il ne m'est guère agréable d'apprendre que tu as acquis une notoriété étonnante pour la qualité de tes pains à la marijuana. En fait, je crois comprendre qu'on t'appelle parfois "la Betty Crocker de la contre-culture". Que vais-je dire à notre famille et à nos amis ?

— Qu'ils mangent de la brioche ! rétorqua Amanda en faisant un geste bienveillant.

Amanda rejoignit en tant que voyante le Cirque Indo-tibétain & le Gypsy Blues band du Panda Géant alors en tournée sur la côte Pacifique. À cette époque, le fœtus n'était pas plus gros qu'une montre de poche, mais il faisait déjà pression sur la vessie d'Amanda et, alors que toute la troupe remontait l'autoroute 101, ils faisaient de fréquents arrêts aux stations-service dans une tout autre intention que de faire le plein.

Ceci ne contrariait nullement Amanda car elle était depuis longtemps convaincue que les êtres humains avaient été inventés par

UNE BIEN ÉTRANGE ATTRACTION

l'eau pour qu'ils lui servent de moyen de transport d'un endroit à un autre.

Amanda lisait l'avenir dans les cartes de tarot. Elle consultait le *Yi King*. Elle pratiquait même un brin de chiromancie. Mais sa tâche principale, dans le spectacle itinérant, consistait à donner des consultations alors qu'elle était plongée dans le sommeil éveillé d'une transe. Le privilège de ses interprétations parapsychologiques coûtait aux clients la somme de 4,98 dollars.

Mais le spiritisme – en tout cas pour Amanda – n'était pas quelque chose d'aussi méthodique et arrêté que ne pourrait le donner à penser ce qui précède.

Depuis l'époque de sa puberté, elle se sentait capable de détecter les subtiles et délicates vibrations de cette partie de la conscience collective que nous appelons le "monde des esprits". Avec l'âge et l'expérience, il lui fut de plus en plus facile d'entrer en transe et les trances elles-mêmes se firent de plus en plus riches et de plus en plus longues. Bref, elle parvenait à une certaine maîtrise. Cependant, le spiritisme n'est jamais une science exacte, et pour Amanda le danger était clair. Il y avait des occasions où les phénomènes vibratoires ne se manifestaient pas, d'autres où ils se manifestaient de façon erratique – ou devenaient carrément incontrôlables.

Par exemple, un soir où il faisait une chaleur étouffante à Santa Barbara – juste avant un orage terrible –, Amanda perdit brusquement le contact avec les "voix" qui parlaient à travers elle des problèmes conjugaux d'une cliente bien mise. Au bout d'une minute de parasites et de bafouillage, elle se lança dans ce que l'on pourrait correctement appeler un discours philosophique.

— La chose la plus importante dans la vie est le style. C'est-à-dire que le style de notre existence – le mode qui caractérise nos actions – est fondamentalement ce qui importe au bout du compte. Car si l'homme se définit par ce qu'il fait, alors le style est doublement définitoire puisque le style décrit la façon de faire.

Amanda s'étendit quelque peu sur ce sujet.

— Le point essentiel, dit-elle au bout d'un moment, est le suivant : *Le bonheur est une condition acquise*. Et puisqu'il est acquis et

TOM ROBBINS

auto-généré, il ne dépend pas de circonstances extérieures pour sa perpétuation. Ceci jette une lumière ironique sur le contenu. Et souligne la primauté du style.

Après un monologue d'une heure, elle résuma le tout d'une remarque :

— C'est le contenu, ou plutôt la conscience du contenu, qui comble le vide. Mais la simple présence du contenu n'est pas suffisante. C'est le style qui donne au contenu la capacité de nous absorber et de nous émouvoir, c'est le style qui fait qu'on se sent concerné.

Sur quoi la cliente, qui avait patienté pendant tout le discours, donna un coup de sac à main sur la tête d'Amanda et exigea qu'on lui rende ses 4,98 dollars.

Il y a environ treize mois, John Paul Ziller épousa une gitane enceinte, acheta deux couleuvres et une mouche tsé-tsé, et ouvrit un zoo au bord de l'autoroute Seattle-Vancouver.

Les couleuvres étaient des spécimens tout à fait ordinaires. La mouche tsé-tsé n'était même plus vivante. La "gitane" s'avéra être à moitié irlandaise et à moitié portoricaine et ne resta pas enceinte très longtemps : elle fit une fausse couche à la suite d'une chute dans un trou, une nuit qu'elle attrapait des souris dans les broussailles avec une lampe de poche des surplus de l'armée afin de nourrir les couleuvres.

Finalement, cependant, ce mariage – le second pour Ziller – et cette aventure commerciale – sa première – connurent de curieuse manière un sort heureux. Même avant l'arrivée du Corps, sa femme et son zoo constituaient une indéniable attraction touristique.

Le lecteur l'a probablement déjà deviné, la "gitane" que M. Ziller avait prise pour épouse n'était autre qu'Amanda, alors âgée de vingt ans et grosse d'un second écart de conduite. Pour ceux qui goûtent les "faits" généralement suspects de l'amour romantique, tentative sera faite de rendre par le menu les détails de la rencontre, de la cour et du mariage. Mais d'abord, pour une meilleure présentation, il nous faut une

UNE BIEN ÉTRANGE ATTRACTION

NOTICE BIOGRAPHIQUE

John Paul Ziller était né au Congo. C'était tout. Il était né là-bas, point. Il avait un an quand ses parents missionnaires rentrèrent en Amérique, et John Paul passa le reste de son enfance dans un presbytère luthérien à Olympia, dans l'État de Washington. Mais il était né en Afrique. Et ça faisait toute la différence.

À chaque fois qu'un film de Tarzan passait à Olympia, John Paul assistait à toutes les séances, assis au premier rang avec ses petits copains, et il leur disait à haute voix : "C'est dans cette jungle-là que je suis né. Je me balançais sur ces lianes." Pas un enfant dans le quartier ne pouvait jouer à Jungle Jim ou Tim Tyler sans engager John Paul comme conseiller technique (en échange de boules de chewing-gum). Il pouvait décrire les poisons dont certains Pygmées enduisaient la pointe de leurs flèches, il savait que *simba* était le mot qui signifiait "lion" en swahili. Le fait qu'il récoltait ces informations dans les livres de la bibliothèque qu'il dévorait comme des cookies n'avait aucune importance. Il était né dans la jungle. C'était un fait.

À l'époque du lycée, la plupart des enfants d'Olympia étaient devenus trop grands pour jouer à Tarzan. John Paul aussi, manifestement. Il n'était peut-être pas tout à fait comme les autres, mais il n'avait rien d'un marginal. C'était le meilleur batteur que l'orchestre de danse du lycée ait jamais eu, et il avait de bonnes notes, surtout dans les disciplines artistiques (ses masques sculptés étaient superbes). Il dépassait largement le mètre quatre-vingts, pourtant il ne jouait pas au basket, et, de temps en temps, le dédain évident dont il faisait preuve à l'égard des sports de compétition poussait quelque athlète à le provoquer physiquement et à mettre en doute son "patriotisme". Toutefois, sa virilité ne fut jamais remise en question. Après tout, il avait été le premier de son groupe à avoir eu le courage d'aller chez la Grosse Ruth, à Aberdeen (où, disait-on, il avait obtenu tout ce à quoi ses cinq dollars lui donnaient droit), et il fut également le premier garçon à "aller jusqu'au bout" avec Elizabeth Lee Franklin, donnant ainsi le coup d'envoi d'une longue carrière pleine d'enthousiasme. De tels exploits lui valaient une grande popularité auprès des garçons. Et auprès des filles ? Eh bien, John Paul était grand et mince et

TOM ROBBINS

mystérieux et raffiné et “J’te jure, m’man, il est meilleur que n’importe quel batteur que j’ai entendu à la radio ou *n’importe où*”.

Si l’on admettait que son amour de la musique et de la sculpture était normal, alors John Paul semblait n’avoir pour seule particularité qu’une sorte de romantisme exagéré dans lequel il baignait comme une divinité dans son aura. C’était un rêveur qui se complaisait dans des visions exotiques de lui-même, des visions en rapport avec ce qu’il considérait de toute évidence comme ses liens avec un autre monde, peut-être un autre temps. Quand un adulte le surprit à boire de la bière au bal de l’école, il lui demanda : “Mais qu’est-ce qui te rend si déraisonnable, John Paul ? Est-ce que c’est parce que ton papa est pasteur ?” Alors John Paul eut ce drôle d’air suffisant dans le regard et répondit : “J’ai ça dans le sang, monsieur Yarber. Quand je suis né, les tam-tams des Kivu ont battu toute la nuit et les hyènes ont dévoré mon placenta.”

Peu de temps après son diplôme de fin d’études secondaires, John Paul empocha l’argent de l’assurance-vie de son défunt père (fort heureusement, le vieux pasteur n’avait pas pris à la lettre ses sermons sur le thème “Dieu y pourvoira” au point d’ignorer l’agent de la Fidelity Life), et il s’envola vers Paris pour y “étudier l’art”. Trois ans plus tard, il réapparaissait à Olympia avec une magnifique moustache et un jeune babouin tenu en laisse.

Le Cirque Indo-tibétain & le Gipsy Blues Band du Panda Géant formaient une troupe plutôt peu orthodoxe et provoquaient souvent le courroux des policiers, des pasteurs et des dames aux lèvres pincées – tous ces citoyens vigilants qui voyaient dans les accoutrements exotiques des artistes du spectacle itinérant la manifestation d’une sombre conspiration destinée à ébranler leurs prérogatives morales et politiques. Cependant, grâce au discours mielleux du directeur, à sa diplomatie rustaude et à quelques “dons” en espèces particulièrement attentionnés, le spectacle pouvait généralement continuer (comme on dit) et, dans l’ensemble, les notables qui le commentaient convenaient que, s’il y avait des parties bizarres et incompréhensibles, certains numéros étaient divertissants et même éducatifs, et qu’il était peu probable que le Cirque fasse de leurs enfants des communistes, des bandits ou des monstres.